

La nageuse au milieu du lac - Patrick Nicol

Geneviève Letarte

Number 80, Spring 2020

Les 20 meilleurs romans québécois du nouveau siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93704ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

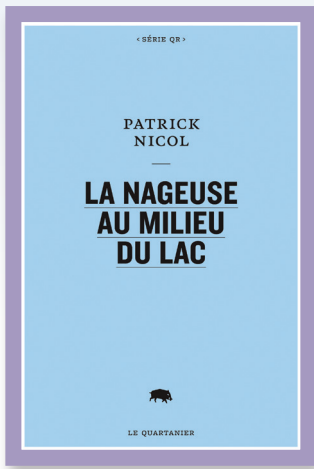
1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Letarte, G. (2020). La nageuse au milieu du lac - Patrick Nicol. *L'Inconvénient*, (80), 22–22.



La nageuse au milieu du lac

Patrick Nicol

Au fil d'une œuvre élaborée avec constance, empreinte d'une sensibilité extrême aux maux de notre époque, Patrick Nicol s'est imposé comme une voix marquante de la littérature québécoise des années 2000. Dans ses romans revient souvent le personnage d'un professeur de cégep qui, tout en faisant face à ses propres écueils, tente d'inculquer des notions de littérature à des étudiants perplexes. Jouant allègrement des clichés contemporains, Nicol les transcende néanmoins pour plonger dans le vif de la psyché humaine.

Dans ses dernières publications est apparu le personnage d'une mère vieillissante dont le fils, lui-même plus tout jeune, prend soin du mieux qu'il peut. C'est à cette figure féminine qu'est consacré *La nageuse au milieu du lac*, un récit romanesque où Nicol rend hommage à sa mère décédée, et en même temps au monde de ses origines. À petits coups de pinceau, il brosse le portrait d'une femme issue d'un milieu rural, loin des luxes et snobismes qui caractérisent notre époque, et dont la famille paternelle apparaît sur une vieille photo comme « une bande de moujiks posant devant leur case en Sibérie ». Retournant dans ses souvenirs, le narrateur revisite sa propre enfance vécue dans un quartier de Sherbrooke, où le garçon et ses petits voisins, dans le *bois de la track*, trompaient leur ennui en parlant des « filles qui ouvrent les jambes » ou en observant le robineux au « jacket blanc rempli de papier journal ».

Moins politique que *Terre des cons*, et moins exploratoire formellement que *Les manifestations*, *La nageuse au milieu du lac* repose sur un fragile équilibre entre tension narrative et moments digressifs, et sa construction flottante traduit admirablement le désarroi du narrateur face à la perte progressive de celle qui l'a engendré. Tandis que la mère bien-aimée atteinte de démence glisse peu à peu vers l'absence, jusqu'à disparaître définitivement, le fils

se souvient, allant et venant constamment entre le temps où elle était encore là et celui où elle n'y est plus. Toujours un peu décalé, comme retiré en lui-même où les images, les souvenirs et les sensations ne cessent de se télescoper, il se revoit en train de visiter le jardin de sa mère qui lui en indique chaque brindille ou arbuste, en même temps qu'il observe une voiture en emboutir une autre dans le stationnement du cégep ou qu'il s'ébahit de l'incroyable variété de légumes désormais offerts au supermarché.

On l'aura compris, Patrick Nicol s'intéresse aux trivialités de l'existence pour mieux révéler l'aspect tragique de celle-ci. Si dans *La nageuse au milieu du lac* il aborde avec émotion les thèmes de la perte, de la mémoire et de la filiation, il ne se prive pas de décrire les stupidités d'un monde faussement efficace et politiquement pervers, comme en témoignent ses descriptions ubuesques de réunions de cégep où l'absurde le dispute à l'inutile, de salles d'attente d'hôpital remplies de « vieux conviés à sept heures du matin en plein hiver », de salles de classe peuplées d'étudiants facebookés à qui il est difficile d'enseigner la différence entre la fausse réalité des personnages d'*Occupation double* et le caractère de vérité que recèlent les héroïnes de *Bonheur d'occasion* ou de *Poussière sur la ville*.

C'est la superposition constante de ces deux registres – l'empathie mélancolique, la critique sociale ironique – qui fait la force et la beauté de ce texte, lequel constitue un véritable joyau dans l'œuvre de Nicol. L'auteur se tient à la lisière de la douleur, sans jamais tomber dans le pathos, mais il réussit néanmoins à nous enfoncer une épine dans le cœur. ■

Geneviève Letarte